

**VOTRE JOURNAL
DE QUARTIER**

La Page, journal de quartier dans le 14^e, est publié par l'association de bénévoles L'Equip'Page. Elle est ouverte à tous et toutes : vous pouvez vous joindre à nous, nous envoyer vos articles ou vos informations (BP53, 75661 Paris cedex 14), ou téléphoner au 43.20.35.66. (répondeur).

La Page

DLP 23-10-95018692

Du Mont Parnasse au Mont Rouge

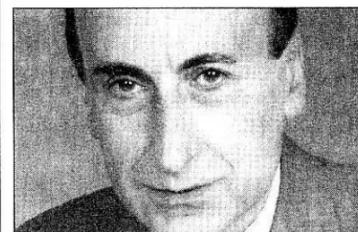
N° 27 - 8 F

Dessin, peinture, sculpture, photo...

RUÉE VERS L'ART

Cours du soir ou ateliers du dimanche, bien après les salariés et les écoliers, les artistes amateurs font leur rentrée.

Associations, clubs ou écoles... notre quartier ne manque pas de structures pour s'exercer à épater les galeries. « La Page » a visité quelques-uns de ces lieux où s'enseigne l'art d'exprimer son art. (lire pages 6 et 7)

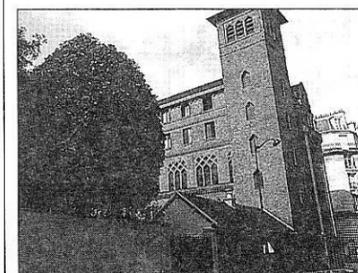


LIONEL ASSOUD S'ACCROCHE A SON FAUTEUIL

Contesté au sein de la majorité municipale, Lionel Assouad, maire du 14^e, se voit cependant promu député... Une ascension qui doit assez peu à l'expression du suffrage universel. (lire page 2)

ZAC MONTSOURIS : HLM EN BAISSÉ

Moins d'habitants dans la ZAC Alésia-Montsouris, moins d'habitations à loyer modéré, plus d'équipements collectifs... telles sont les principales recommandations du commissaire enquêteur à l'issue de l'enquête d'utilité publique. (lire page 3).



RENCONTRE AU COUVENT

Entretien avec frère René, membre de la communauté franciscaine de la rue Marie-Rose. (lire page 4)

BULLIER : DU BAL AUX « METINGES »

Evocation d'un temps où fête et révolution usaient les mêmes parquets. (lire page 8)

COMPOSEZ LE 43.20.35.66

« La Page » change de numéro de téléphone. Pour contacter votre journal de quartier, appelez maintenant le 43.20.35.66. ou écrivez à L'Equip'Page, BP 53, 75661 Paris cedex 14.

EDITORIAL

A vous de jouer !

« La Page » est votre journal. Ce journal a besoin de vous. Rendez-vous lundi 13 novembre à 20 h 30, au centre social 26-30, rue Olivier-Noyer (M° Pernéty).

CETTE Page, vingt-septième du nom, paraît en retard. Quinze jours, nous direz-vous, pour un journal dont la périodicité n'a jamais été bien régulière, ce n'est pas trop grave... A la rentrée de septembre, nous avons eu beau compter et recompter les articles que nous avons écrits ou reçus, le compte, justement, n'y était pas. Nous ne disposions pas d'assez de textes pour « remplir » nos 8 pages. Rien de dramatique, certes ; il suffisait de repousser la parution de ce n°27... Ce que nous avons donc fait.

Il n'empêche, après une année bien remplie (cinq numéros, dont un de 12 pages, ont paru entre septembre 1994 et juin dernier... sans compter l'organisation de la fête, rue Vercingétorix), nous sommes un peu fatigués. Pour que les prochains numéros paraissent dans les meilleures conditions, il nous faut donc relancer la machine... Ce que nous tentons de faire avec cet appel.

La Page, on ne l'a sans doute pas assez dit, est l'œuvre de bénévoles, de simples habitants du 14^e qui, depuis plusieurs années (sept, pour les plus anciens), consacrent une bonne part de leurs loisirs à faire vivre un journal de quartier, indépendant des pouvoirs politiques et commerciaux, ouverts aux acteurs de la vie locale, notamment associative.

BESOIN DE SANG NEUF

Ils et elles écrivent, corrigent, se corrigent, critiquent, se critiquent, prennent des photos, vendent La Page sur les marchés, la déposent chez les libraires, collent des affiches, rencontrent des gens, questionnent, discutent et se disputent, rédigent des courriers, collent des timbres, tiennent des comptes, gèrent des fichiers, téléphonent, photocopient, etc. Ils organisent aussi, coordonnent toutes ces tâches... C'est beaucoup de temps, d'énergie ; c'est source de plaisir bien sûr, de lassitude aussi parfois.

Les « associés » de L'Equip'Page sont satisfaits de constater que la passion qu'ils mettent dans cette entreprise (au sens non économique du terme) a rencontré un écho certain, une reconnaissance publique, représentée par plus d'un millier de lecteurs réguliers et un réseau de relations très précieux. Ils sont parfois moins heureux

quand ils s'aperçoivent que les arrivées de nouveaux membres dans l'équipe sont trop rares. D'autres fois encore, comme tout un chacun, ils doutent, ils craignent de se répéter...

Voilà, c'est dit. La petite alerte qui nous a fait sursauter en septembre a donc eu cette première vertu : nous pousser à vous confier nos états d'âme. Ce serait encore mieux si elle vous incitait aussi, vous qui êtes prêts à donner un peu plus que votre profonde sympathie et quelques francs, à vous engager plus avant. Pour bénéficier de cet apport de sang neuf, et pour préparer avec vous l'édition de La Page n°28, nous organisons une réunion publique.

Lundi 13 novembre, à 20 h 30
26-30, rue Olivier-Noyer
(métro Pernéty ou bus n° 58)

La Page, on l'a peut-être trop affiché sur les murs du quartier pour que la formule soit prise au sérieux, est votre journal. Il dépend de vous que ce journal vive, qu'il se renouvelle. Nous vous proposons de prendre votre part de cette histoire, d'y apporter vos idées, votre méthode, votre style, votre ton, vos tics et vos manies. Bienvenue à bord.

L'Equip'Page

ALESIA : ON A ENCORE OUBLIE LES VELOS

Lorsqu'au début du mois de septembre, un chantier a été ouvert en bas de l'avenue Jean-Moulin, au niveau du carrefour Alésia, je me suis frotté les yeux. Un panneau ne parlait-il pas « d'élargissement des trottoirs » le long du garage Peugeot ? Les trottoirs ici sont déjà très larges et leur élargissement n'est nécessaire ni pour l'agrément du piéton parisien, ni d'ailleurs pour celui du cycliste.

Au lieu de programmer des travaux aussi bruyants et coûteux qu'inutiles, les « décideurs » auraient pu par exemple en profiter pour créer une piste cyclable à double sens, allant du boulevard extérieur à la place Hélène-et-Victor-Basch. A cet endroit, une piste en site propre n'aurait empiété ni sur les trottoirs ni sur la place consacrée (c'est le mot) aux voitures, puisque du fait d'un rétrécissement au coin de la rue Friant, elles ne roulent pas sur cette portion de la chaussée. Ainsi, on aurait pu espérer la disparition de la regrettable (mais bien compréhensible) pratique des cyclistes consistant à rouler sur les trottoirs.

Puisque les marteaux-piqueurs étaient là, nos ingénieurs auraient aussi pu parsemer l'avenue Jean-Moulin de deux ou trois ralentisseurs. Ceux-ci auraient freiné les autos et motos qui se dirigent fréquemment vers le sud de Paris à 100 à l'heure dans l'indifférence totale de la maréchaussée.

Pour finir, une question : encore combien de temps le 14^e restera-t-il un des arrondissements de Paris dans lequel « la bagnole reine-maire de Paris », selon l'expression de Claude Villers, sera la plus honorée ?

Jean Roux-Libre

« VIGIBAGNOLE » DEVANT LES ECOLES

Depuis un certain temps, l'association de parents d'élèves FCPE de la rue Boulard demande un élargissement des trottoirs devant les écoles maternelle et primaire. Cela limiterait la désagréable sensation d'étouffement, de bousculade et d'écrasement que ressentent beaucoup d'enfants en sortant de l'école. Les trottoirs sont si étroits que les élèves ont du mal à se frayer un chemin entre les groupes de parents, les poussettes, et leurs petits camarades.

Le plan Vigipirate montre qu'il est possible, et très agréable, qu'il n'y ait plus de voitures garées devant les écoles (surtout lorsqu'elles sont dans des rues étroites). Mais plutôt que d'installer des barrières Vauban provisoires, on pourrait élargir les trottoirs définitivement devant les établissements scolaires.

LA MAIN A LA PAGE

Il y en a qui signent des articles, il y en a d'autres dont les noms n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, font des photos, recherchent des publicités, diffusent le journal, le vendent sur les marchés, etc.

La Page n°27, c'est : Agnès Bayatti, Jacques Blot, Juliette Bucquet, Laurence Croq, Guillaume D'Hubert, Marnix Drensen, Jeanne Durocher-Samah, Amélie Dutrey, Armand Eloi, Jean-Michel Guillon, Béatrice Hammer, Agnès Hillion, Imaçem et Adela, Edwige Jakob, John Kirby Abraham, Jean-Luc Metzger, Bruno Négroni, Christophe Pelletier, François Perche, Alain Rustenholz, Caroline Sarrion, Omar Slifi, Justine Sohier...

Relativité

NOTRE MAIRE À TOUS ?

Les élections municipales de juin dernier ont suscité pas mal de changements dans plusieurs arrondissements de Paris. Pas dans le 14^e, où Lionel Assouad a été réélu maire. Simple. Peut-être pas autant que cela...

LES élections, c'est compliqué. Evitons donc les grandes analyses et contentons-nous des faits. D'abord les inscrits : aux municipales de 1989, il y en avait plus de 79 000. Six ans plus tard, pour la présidentielle (23 avril), il n'était plus que 76 500. Deux mois après, pour les municipales, leur nombre était remonté à 77 400. Des électeurs flottants en quelque sorte.

Ensuite, les votants : au premier tour de la présidentielle, 73% des électeurs inscrits s'étaient déplacés. En juin, pour les municipales, moins d'un électeur sur deux a voté (52% d'abstentions au second tour).

Au total, donc, la liste « Paris pour tous », arrivée en tête, recueille les suffrages de moins d'un électeur inscrit sur 4 (avec 3% de votes blancs ou nuls au second tour des municipi-

pales). Si l'on prend en compte les électeurs potentiels non inscrits (les estimations font état de près de 10% du corps électoral) et la population à qui l'on dénie le droit de vote (près de 10% d'immigrés dans le 14^e), notre bon maire ne représente qu'un habitant du quartier sur cinq. Et encore, si toute sa majorité était derrière lui... mais c'est une autre histoire...

LES RÉSULTATS

La droite a regroupé 17 800 électeurs au premier tour (46,5%) et 19 600 au second (54%). Jack-pot. Elle rafle la mise : 23 élus au conseil d'arrondissement et 6 au Conseil de Paris.

Au premier tour, le Front national a recueilli 3 500 voix, soit 9,3% des exprimés. Le Pen avait obtenu 4 600 voix à la présidentielle deux mois avant. C'est beaucoup trop. Mais la droite refusant la fusion des listes, l'extrême-droite, qui n'a pas (de justesse) dépassé la barre des 10% permettant de se maintenir, n'a aucun élu.

Les écologistes ont réussi dans le 14^e le meilleur score de tout Paris : 11,2%, 4 300 voix. Mais derrière l'appellation écologiste se retrouvent des gens bien opposés : ceux regroupés autour des Verts ont fait 4%. L'autre liste (en gros, des partisans de

prises. Mais la loi veille : en période pré-électorale, elle interdit aux élus d'une collectivité de faire la promotion de leurs réalisations ou de leur gestion sur le territoire intéressé par un scrutin. Le *Nouveau Journal du 14^e* ne devait donc contenir d'éditorial ni du maire ni d'un élu, et les photos ne devaient pas avoir de caractère personnel.

Le 9 juin dernier, Pierre Castagnou, candidat socialiste, a obtenu du tribunal des référés une ordonnance donnant « acte à Nicole Catala de son engagement de cesser... toute distribution (de ce) document ». Nul n'est censé ignorer la loi.

Laurence Croq

PROPAGANDE ELECTORALE ILLICITE

Nicole Catala, chef de file de la droite aux élections municipales dans notre arrondissement, avait fait du numéro de printemps du *Nouveau Journal du 14^e*, jamais bien critique envers la municipalité. Il est vrai, un véritable document de propagande. La bonne parole devait ainsi être portée à tous les électeurs, ou presque, puisque ce journal est distribué gratuitement dans toutes les boîtes aux lettres et offert gracieusement dans les services municipaux, bibliothèques com-

LEGISLATIVE PARTIELLE

Toubon réélu, Assouad député

Claude Goasguen parti, Jacques Toubon retrouve son siège de député... qu'il cède à Lionel Assouad. Un suppléant remplace donc un suppléant. Les électeurs ne se sont pas vraiment sentis concernés par cette opération.

AVEC 17 583 suffrages exprimés au premier tour, soit moins de 29% des électeurs inscrits, on ne peut pas dire que l'élection législative partielle des 10 et 17 septembre ait déplacé les foules... Les citoyens de la 10^e circonscription de Paris (qui comprend notamment les quartiers Montsouris et Montparnasse) étaient appelés à désigner le remplaçant de Claude Goasguen (UDF) à l'Assemblée nationale.

Le député sortant, suppléant de Jacques Toubon (RPR), avait pris la place du titulaire en 1993, quand ce dernier, déjà maire du 13^e, a été nommé ministre de la Culture d'Edouard Balladur ; il a dû à son tour renoncer à cette fonction pour rejoindre en mai dernier le gouvernement d'Alain Juppé. Claude Goasguen avait d'ailleurs déjà pris ses distances avec notre quartier en se faisant élire,



En tout petit sur la photo, notre député, désigné par Jacques Toubon, lui-même élu par électeur sur six (photo : O.S.)

lors des municipales de juin, dans le 16^e arrondissement...

C'est encore Jacques Toubon (dont on sait que, devenu ministre de la Justice, il ne siègera toujours pas au Palais-Bourbon) qui se présentait au nom de la majorité. Il avait cette fois choisi comme suppléant (et donc comme

Waechter et de Lalonde) 7,2%. Les exigences de cette seconde liste ayant été jugées exorbitantes par la liste d'union de la gauche, il n'y a pas eu fusion au second tour. Exit les écologistes.

L'union de la gauche est quant à elle passée de 12 600 voix (33%) au premier tour à 16 700 (46%) au second. Ce dernier chiffre correspond au nombre de voix obtenues par Lionel Jospin au premier tour de la présidentielle. Au conseil d'arrondissement, l'union de la gauche se retrouve avec 7 élus (5 PS, 1 PC et 1 Mouvement des citoyens) soit 3 de plus que lors de la dernière mandature (2 sièges pris aux écologistes et 1 à la droite). Elle place 2 élus (Pierre Castagnou, PS, et Marinette Bache, MDC) au Conseil de Paris.

L'ÉLECTION DU MAIRE

Avec une majorité de 23 sur 30, l'élection du maire aurait dû se passer sans problème. C'était sans compter les rivalités au sein de la droite. Au premier conseil d'arrondissement suivant l'élection, surprise : Pierre Dangles, RPR (de la bande à Nicole Catala et à Christian de La Malène) se présente contre Lionel Assouad, RPR, maire sortant.

Premier tour de scrutin : Lionel Assouad 13, Pierre Dangles 10, Pierre Castagnou 7. Deuxième tour : Lionel Assouad 12, Pierre Dangles 11, Pierre Castagnou 7 (cherchez le traître...). Au troisième tour, la majorité relative suffit : Lionel Assouad est élu avec 13 voix ; Pierre Castagnou conserve les siennes, Pierre Dangles redescend à 10 (décidément, ce traître...).

Pour le poste de premier adjoint, Pierre Dangles réussit à s'imposer par 12 voix contre 11 au candidat présenté par le maire. Les autres postes d'adjoints sont attribués tantôt à l'unanimité des voix de droite (par exemple, Claude Bonnet, deuxième adjoint, est élu avec 20 voix) tantôt à la suite d'un nouveau pugilat.

Au conseil d'arrondissement du 17 juillet, nouveau rebondissement : les minoritaires de droite boycottent la séance. Le quorum n'est

PAS PRESENTABLE ?

Qui a élu Lionel Assouad maire du 14^e ? « Pas moi », doit reconnaître l'électeur de base, quand bien même il ferait partie des 19 645 citoyens de notre arrondissement qui ont accordé leurs suffrages à la liste « Paris pour tous ». La désignation du maire n'est en effet pas du ressort direct des citoyens, mais des conseillers municipaux. Ce sont donc les élus RPR, UDF et CNI qui ont reconduit Lionel Assouad comme premier magistrat de notre arrondissement. Reste que, le 18 juin dernier, la majorité des électeurs a voté pour une liste conduite par Nicole Catala, députée de la 11^e circonscription, pas par Lionel Assouad.

Il est vrai que notre maire est coutumier de ce genre d'élection « par procuration » : en 1983 et en 1989 déjà, il avait demandé à Christian de La Malène (éternel « ancien ministre du général de Gaulle », aujourd'hui sénateur) de mener campagne pour lui auprès des citoyens du 14^e. Autant dire que Lionel Assouad n'a jamais risqué son nom devant ses administrés. On comprend, dans ces conditions, que les amis de Nicole Catala aient tenté de lui contester son trône... C'est sans doute cette déconvenue qui a poussé notre maire à se faire élire également député de la 10^e circonscription (comme suppléant de Jacques Toubon... on ne se refait pas). O.S.

pas atteint et le conseil ne peut donc pas délibérer. Nouvelle séance le 21 juillet, Lionel Assouad, visiblement tendu, subit les assauts de Pierre Castagnou qui craint, vue l'ambiance, pour le fonctionnement futur du conseil. Le maire annonce que tout est arrangé et qu'une nouvelle désignation d'adjoints aura lieu à la rentrée.

Enfin, le 11 septembre, lors de sa séance de rentrée, tous les adjoints au maire démissionnent. Nouvelle désignation : Pascal Vivien, candidat de Lionel Assouad, devient premier adjoint. Tout semble rentré dans l'ordre... Les abstentions issues des rangs de la droite lors de cette nouvelle élection semblent montrer le contraire... Bruno Négroni

(17 579 voix) et plus de 56% au second. Le 10 septembre dernier, 7 397 bulletins, soit 42% des exprimés, se sont portés sur son nom, contre 30% au socialiste Serge Blisko, 9,9% à Bertrand Robert (Front national) et 6,5% à la communiste Gisèle Moreau.

Les deux candidats écologistes se sont partagé 1 385 suffrages, soit presque 5% pour Danièle Graignic et 2,9% pour Jean-François Pellissier (soutenu par les Verts). Chantal Cauquil (Lutte ouvrière) a obtenu 1,8% et Nicole Morichaud (Mouvement des citoyens) 1,4%. Guy Dorchie (divers) s'est contenté de 20 voix, soit 0,1% des suffrages exprimés, Bernard Guegan (divers) fermant la marche avec... 0 voix.

Léger sursaut de participation le 17 septembre : 19 668 électeurs (32% des inscrits) ont pris part au second tour. Le « ticket » Toubon-Assouad l'a emporté avec 10 314 voix, soit 52,44% des suffrages exprimés (seulement 49,86% dans le 13^e, mais 58,75% à Montsouris et Montparnasse). Le candidat socialiste, qui pouvait théoriquement compter sur à peine 43% des voix, en a finalement réuni 47,56%. Des scores (en pourcentages) assez proches de ceux réalisés dans cette circonscription par Jacques Chirac et Lionel Jospin à l'élection présidentielle (respectivement 53,09 et 46,9%). Omar Slifi

Le commissaire au rapport

Conclusion de l'enquête d'utilité publique : le nouveau quartier Alésia-Montsouris devra comporter moins de logements, et moins encore de logements sociaux. Malgré les avancées en termes d'équipements collectifs, les plus pauvres sont les grands perdants de la phase de concertation.

Le 16 août, soit à peu près deux mois plus tard que prévu, le rapport du commissaire enquêteur sur la zone d'aménagement concertée Alésia-Montsouris (voir *La Page* n°23) est arrivé dans les bureaux de la mairie. Il est consultable pendant un an.

Devant l'ampleur de la mobilisation de la population (1 162 lettres, 150 personnes venues voir le commissaire), celui-ci a été quelque peu débordé, et ses conclusions n'aboutissent pas vraiment à une synthèse des diverses observations. L'enquête bénéficie d'un avis favorable assorti de réserves et de recommandations formelles.

Il est dit dans les conclusions « qu'étant donné que la construction de logements sociaux apparaît d'une urgence certaine, que l'opération présente un caractère non spéculatif, que cette opération n'entraîne aucune expropriation de particuliers, que le projet est conforme au schéma directeur de la région Ile-de-France, que les observations adhèrent en majorité au principe de logements sociaux, que les critiques portent essentiellement sur le nombre d'habitants, conduisant à un quartier déséquilibré et sur l'insuffisance des équipements publics et des espaces verts », les réserves suivantes sont formulées :

Le nombre d'habitants devra impérativement être limité à 2 500. Ceci conduit à la diminution de la densité de construction. Il

SQUARE WYSZYNSKI : PROMESSE TENUE

Le square Wyszyński (en face de l'église Notre-Dame-du-Travail, rue Vercingétorix) a ouvert ses portes au public en 1990 : les promeneurs, les mères de famille et les enfants cohabitent alors tranquillement près des bacs à sable et des massifs de fleurs. En septembre 1994, la gardienne du square interdit aux enfants de jouer au ballon et de faire du vélo. Les riverains se mobilisent : les enfants ne peuvent en effet jouer dans les rues piétonnes, parcourues par mobylettes et scooters, ni dans l'amphithéâtre de verdure qui jouxte le square, car il est envahi par les crotes de chiens. Ils demandent primo l'intégration de l'amphithéâtre dans le square ; secundo la fermeture de son accès sur la rue piétonne ; tertio le bétonnage de sa base circulaire pour permettre la pratique du vélo et du patin à roulettes, et la pose d'un castelet de marionnettes (vous savez, le théâtre de guignols qui avait attiré de nombreux enfants lors de la fête de *La Page*). Par ailleurs, pour proposer une activité aux jeunes qui « glandent » régulièrement dans ce quartier, ils réclament deux panneaux de basket de rue. La mairie promet alors que les travaux seront terminés d'ici Pâques 1995.

Promesse tenue, sauf le sol du terrain de basket qui n'est pas bétonné (le sera-t-il un jour ?). Les mauvaises langues diront que l'imminence des élections municipales a motivé nos élus... L.C.

faudra donc ajuster la « constructibilité » totale du projet en faveur des espaces verts. (Il semble que la Ville de Paris accepterait que la surface habitée soit réduite de 98 000 à 78 000 mètres carrés).

Il faudra aménager les transports en commun et ainsi contribuer à la lutte contre la pollution (tiens, tiens, c'est un argument nouveau dans les colonnes des défenseurs des voitures et parkings).

HLM À LA BAISSE

La proportion des PLA (les véritables logements sociaux HLM) ne devra pas excéder 35% (ce qui était prévu dans le projet en examen était 48%), celle des PLI 25% (prévu : 30%), celle des programmes libres 40% (prévu : 22%), conformément au protocole de mars 1994 ; ceci pour ne pas déséquilibrer le quartier d'accueil. (Cette réduction ne cadre pas bien avec le souci proclamé de créer à tout prix des logements sociaux).

Les espaces verts qui ne représenteront pas une continuation du parc Montsouris devront présenter une surface suffisante pour des aires de jeu dans la partie ouest. Il faudra prévoir des aires de repos pour les personnes âgées. Les équipements publics demandés devront être réalisés (une crèche, une halte-garderie, un bureau de poste, une antenne de police, une maison d'accueil médicalisée pour personnes âgées).

Une étude devra être ouverte pour une éventuelle possibilité de réouverture de la petite ceinture. La réalisation d'équipements privés serait une bonne chose (clinique, centre artisanal, chapelle*). La construction de bureaux ou d'un hôtel, sans être à écarter, demeure du domaine de l'opportunité, dans l'attente d'intéressés éventuels. La ZAC devra être abondamment plantée.

PLANS À REVOIR

Le problème des vibrations et du bruit provoqués par la présence de la ligne du RER est en cours d'étude. Il faut dès à présent prévoir des surcoûts pour des écrans anti-bruit et un renforcement de l'isolation acoustique des façades (environ 2 400 000 F). La présence de carrières demande également une étude.

Dans l'ensemble, si un certain nombre de demandes ont été accueillies favorablement, ce rapport ne comporte pas de synthèse sur ce qu'il faudrait entreprendre ni comment.

De toute évidence, les plans qui nous ont été présentés devront être remaniés. Les riverains et habitants du quartier seront-ils informés de ces remaniements en temps voulu pour pouvoir les réexaminer et donner leur point de vue ?

Si la réduction du nombre d'habitants est raisonnable, nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire, pour autant, de réduire la proportion des logements sociaux. Les terrains de la RATP ont été négociés à bas prix car destinés à la construction de logements sociaux, et ceci aussi bien pour les terrains à Denfert qu'à Montsouris. A Denfert il n'est plus du tout question de logements sociaux. Est-ce qu'à Montsouris on en grignotera aussi de plus en plus au cours du temps ?

Pour ce qui est des équipements collectifs, espérons que la promesse sera tenue et que les finances nécessaires seront trouvées pour leur réalisation. Il faudra aussi financer les surcoûts mentionnés quant à la protection contre le bruit et à la consolidation du sol situé sur les carrières (étrange que des hommes de l'art n'aient pas songé à évaluer ces risques et coûts lors de leurs études).

Quant aux objections faites à propos de la sursaturation en voitures qu'entraînera la création de ce nouveau quartier, le seul écho qu'on en ait dans le rapport est qu'il est prévu de construire 1,4 place de parking par logement et qu'il y aura par conséquent des places disponibles pour les riverains déjà installés qui n'ont pas de place pour se garer.

Edwige Jakob

(* Pourquoy pas un temple, une mosquée ou une synagogue ?

« RIVERAINS », VOUS ME DEGOUTEZ

Vous avez gagné : il y aura moins de « pauvres » dans la ZAC que le projet initial ne le prévoyait. On passe de 1 500 à 800 logements sociaux. Et vous pensez avoir les mains propres : vous ne l'avez jamais demandé officiellement. Vous parlez des « difficultés d'intégration des nouvelles populations de la ZAC dans leur environnement »... Dans les salons, les politiques vous ont compris. Vous avez renvoyé l'ascenseur. Toubon est réélu. Tout va bien, mais méfiez-vous que la fracture sociale ne vous retombe sur le nez... B.N.

RUE DU MOULIN-VERT

Disparition d'un lieu de mémoire

Ni vu ni connu, fin août (toujours ce moment fatidique où personne n'est là pour protester), la pelleuse a démolé la petite maison qui servait d'atelier au sculpteur Diego Giacometti, 54, rue du Moulin-Vert. Dès 1991, de très nombreux riverains s'étaient mobilisés pour empêcher la destruction de ce lieu datant de la période où Diego et son frère Alberto travaillaient dans notre quartier. Diego, déjà chassé par un promoteur, en 1960, de la rue d'Alésia où il avait vécu trente ans, avait trouvé refuge tout près, dans la charmante petite maison qui vient d'être détruite. Au fond de la cour, son atelier était un lieu hospitalier où voisins et amis pouvaient venir travailler et trouver tous les outils dont un sculpteur peut rêver.

Un premier permis de démolir avait été refusé grâce à la mobilisation des habitants auprès de la mairie de Paris en 1991. Hélas,



un second permis a depuis été accordé. Plus rien ne subsiste de la maison ni de l'atelier. A la place, une palissade de chantier et un promoteur diligent qui se propose de combler ce qui fut « une dent creuse » (petite maison basse entourée de part et d'autre d'immeubles plus hauts) par un édifice haut de 20 mètres. Pour l'instant, le permis de construire n'a pas été accordé à ce projet, non pas à cause de son esthétique mais parce qu'il ne satisfait pas les normes prévues pour les garages.

Continuons-nous encore longtemps à voir tout le charme de nos rues disparaître et les dernières maisons basses chargées de souvenirs et d'histoire vouées à la pelleuse ? Ne pourrait-on pas respecter un peu mieux la structure de notre quartier et ne pas permettre qu'on enlève air et verdure aux riverains d'alentour ? E.J.

Ghetto de riches

LA RUE BERNARD-DE-VENTADOUR EN QUETE D'UTILITE PRIVEE

COMME quelques riverains de la rue Bernard-de-Ventadour, j'ai reçu récemment un courrier de la mairie du 14^e. M. Assouad demandait à certains de ses administrés leur avis sur le projet de fermeture de cette rue, voie piétonne et publique.

La direction de l'Urbanisme a rendu un avis défavorable, ce qui ne semble pas plus inquiéter nos élus que la sécurité des enfants des écoles et collèges du quartier, qui empruntent ce passage piétonnier. Il est déjà prévu de supprimer tout le matériel urbain incitant les bavards à s'asseoir ou stationner dans ce lieu.

La cause (on n'ose dire la raison) est le bruit produit par quelques jeunes noctambules désœuvrés, apparemment les mêmes qui battaient le pavé du square du Moulin-de-la-Vierge avant d'en être chassés... par des grilles.

Il est paradoxal de constater que la seule réponse apportée par nos élites à l'inactivité des jeunes est la pose de grilles. Les équipements sportifs et culturels du quartier, trop souvent accaparés par quelques associations para-municipales, sont financièrement inaccessibles pour beaucoup de

ces adolescents. Les espaces piétons sont transformés en parkings en toute impunité. Un terrain de basket de rue, aménagé juste avant les élections, reste inachevé et partage de ce fait le lieu avec les boulistes et les déjections canines.

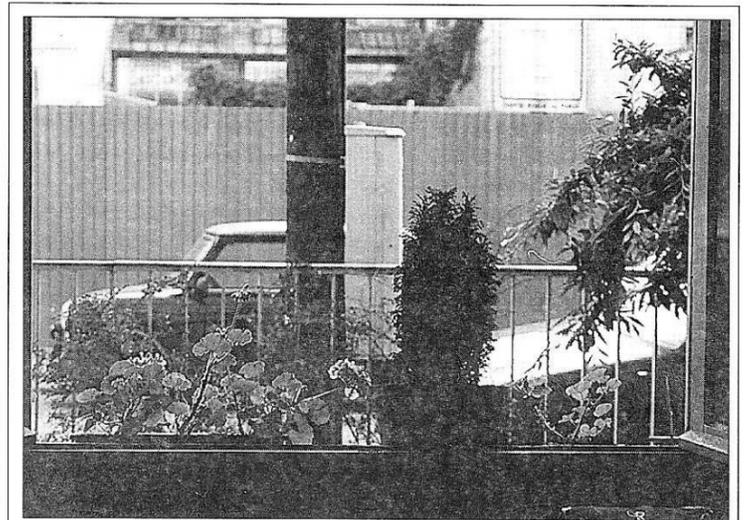
« FRACTURE SOCIALE »

La rénovation du quartier Plaisance avait déjà renforcé la différence sociale. D'un côté les immeubles privés, de l'autre les habitations à loyers modérés. On a lu dans la presse quels peuvent être les locataires de certaines de ces HLM. Qui sont donc ces habitants de la rue Bernard-de-Ventadour, différents des autres au point de vouloir s'isoler du reste du quartier ? Fermera-t-on toutes les rues soumises à des nuisances nocturnes ? Vaste programme !

Un peintre du bâtiment, habitué des dorures municipales, mène cette campagne d'apartheid, suivi de quelques locataires triés sur le volet. Ces braves gens illustrent parfaitement cette fracture sociale entre les nantis et les autres.

Restons vigilants, faute de quoi nous nous retrouverons tous prochainement... grillés.

Jean-Michel Oheix



FENETRE SUR RUE. L'occupant d'un appartement situé au 9, rue Boulitte a eu la surprise, à son retour de congés, de trouver devant la fenêtre de son salon, un poteau électrique. Afin de respecter l'environnement, les services de la voirie de Paris ont préféré le bois au béton. C'est plus chic ! Nous le savions, M. Tiberi a l'âme d'un bûcheron. D.H.

RENE : DE MARX A FRANCOIS EN PASSANT PAR

Ce qui fait l'originalité de la règle franciscaine, c'est son option radicale de pauvreté. Cette pauvreté est d'abord vécue individuellement, puisqu'un frère ne peut rien posséder en propre et renonce même à tout héritage. Mais c'est aussi une pauvreté partagée avec tous ceux qui sont dans la détresse, matérielle ou morale. Au sein de la communauté de la rue Marie-Rose, c'est le frère René qui s'en occupe principalement. Véritable « figure » du quartier, ce personnage au parcours tout à fait étonnant est un véritable ambassadeur de la « joie franciscaine ». Entretien.



Le couvent de la rue Marie-Rose abrite une communauté d'une trentaine de franciscains. On y célèbre quatre offices par jour (photo : A.E.)

Qu'est-ce qui vous a amené à devenir franciscain ?

Je suis entré dans la vie religieuse tardivement, à l'âge de 43 ans. Je suis né en Lorraine dans un milieu tout à fait laïc. Ma mère était institutrice, mon père travaillait à la mairie, et nous étions entourés de gens de toutes origines : immigrés italiens fuyant le fascisme, Polonais, etc. J'ai été autorisé à fréquenter le catéchisme comme mes camarades de ces

différentes communautés. A 12 ans, j'étais très attiré par le Christ et résolu à devenir prêtre. Mais, vers 15 ans, la découverte des épisodes peu glorieux de l'histoire de l'Eglise, ou celle de l'origine du monde, peu conforme à une lecture littérale de la Bible,

m'ont amené à devenir athée. Je le suis resté vingt-cinq ans. J'ai milité, d'abord au Parti communiste puis, à partir de 1965, dans la mouvance maoïste, dont je faisais partie en mai 68. Je suis devenu secrétaire général des Amitiés franco-chinoises et, à ce titre, j'ai été invité en Chine, dont je suis revenu enthousiaste. Je voyais dans ce qui s'y passait (ou ce qu'on m'en a présenté à l'époque) une entreprise philosophique. Mao voyait que la société était morcelée : intellectuels, manuels, paysans et ouvriers. Le « Grand Bond en avant », si souvent caricaturé, avait pour but de rapprocher le paysan de l'ouvrier, et la « Révolution culturelle » devait permettre à l'homme en le « retotalisant ».

Je suis ensuite revenu à la foi pour des raisons intellectuelles, notamment au travers de ma passion pour l'astronomie. Je continue à considérer Marx comme un génie, pour la puissance de sa pensée, l'acuité de ses analyses, et aussi pour ce qu'il a vécu : il aurait pu être un nanti et, par compassion pour la classe ouvrière il a accepté une vie d'exilé. Mais il croyait que l'univers était éternel. Einstein lui-même l'a cru longtemps, puis a découvert qu'il n'en était rien. Certaines galaxies sont en récession. L'univers est en expansion. Cela m'a amené à me poser le problème du commencement, et à mettre en cause mon matérialisme dialectique. Petit à petit, j'ai retrouvé le chemin de la foi. Je ne vois pas de contradiction entre la foi et la raison.

nombreux franciscains présents en Afrique de l'ouest.

La chapelle occupe les deuxième et troisième étages du bâtiment. On y célèbre quatre offices par jour, à 7 h, 8 h, 11 h 45 et 19 h. Une centaine de fidèles s'y retrouvent quotidiennement. Des groupes se réunissent aussi régulièrement pour approfondir leur connaissance de la spiritualité franciscaine ou de la Bible. A l'arrière du bâtiment, un joli cloître longe le jardin fleuri qui offre silence et sérénité.

Tout contre le couvent, rue Marie-Rose, se trouvent une librairie, La Cordelle, et les Editions franciscaines, qui publient quelques ouvrages par an et deux revues, l'une consacrée à la spiritualité franciscaine, l'autre de sensibilisation aux problèmes de l'Afrique rencontrés par les communautés qui y travaillent.

LE COUVENT DE LA RUE MARIE-ROSE

Construit entre 1934 et 1936, à la suite d'une donation, le couvent de la rue Marie-Rose abrite une communauté d'une trentaine de franciscains, dont Gérard Guiffon est le « gardien ». C'est ici que se retrouvent certains frères âgés au soir d'une vie bien remplie. Une large majorité d'entre eux n'ont plus d'activités régulières, et sont donc assez peu connus des gens du quartier. Les plus jeunes ont des activités d'aumônerie ou d'enseignement dans d'autres quartiers de Paris ou de sa banlieue.

C'est enfin un lieu d'hébergement pour les franciscains de passage à Paris. Une des activités de la communauté consiste à établir un lien permanent avec les

RUE DU PERE-CORENTIN

Dans la porte du réfectoire, un trou percé par la dernière balle qui a frappé le père Corentin. Celui-ci, résistant comme plusieurs de ses frères, a été abattu en 1944 par la Milice, laissant son nom à la rue voisine.

que nous devons combattre ; la justice est la première exigence de la charité. La pauvreté choisie, c'est la nôtre – ne soyons pas hypocrites : collectivement, nous sommes à l'abri du besoin, ayant gîte et couvert. Mais si la pauvreté ne conduit pas toujours à l'amour, l'amour conduit toujours à la pauvreté : si vous aimez quelqu'un dans la détresse, vous allez partager avec lui, puis avec un autre... jusqu'à la pauvreté, sans ascèse particulière. C'est aussi une démarche mystique : « Si vous avez donné à manger à celui qui a faim ou vêtu celui qui a froid, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Concrètement, en quoi consistent vos activités ?

Depuis que je suis arrivé dans ce couvent, on m'a confié les frères âgés et malades. Par ailleurs, je suis en relation avec les plus démunis.

J'ai d'abord aidé les sœurs de mère Térésa. Elles hébergent une vingtaine de femmes en difficulté psychologique dans leur communauté, et distribuent également des repas au 60, rue de la Folie-Méricourt (dans le 11^e). Elles recueillent tous les soirs les repas non vendus des TGV, qui étaient auparavant jetés, et offrent ainsi 400 à 500 repas quotidiens. Elles s'occupent également de malades du sida dans les hôpitaux. C'est là qu'on voit que le pain devient moins noir à mesure qu'il est partagé... Ces sœurs sont aujourd'hui entourées de 60 bénévoles, si bien qu'elles ont moins besoin de mon aide.

Actuellement je suis, entre autres, en relation avec des familles de la Cité du souvenir, rue Saint-Yves. Ici, au couvent, nous recevons chaque jour des mètres cubes de dons variés, que je redistribue. Je travaille égale-

En 1970, j'ai été blessé à la suite d'un enlèvement par un commando fasciste près des usines Citroën. Contraint à l'immobilité, j'ai commencé à développer ma réflexion. Alors j'ai décidé de me retirer du monde pour pouvoir réfléchir et je suis devenu gardien de nuit, d'abord dans des usines puis au théâtre de l'Odéon. J'en suis sorti pour devenir franciscain.

C'est en lisant un livre sur saint Vincent de Paul, que j'ai toujours admiré pour sa compassion envers les plus démunis, que j'ai trouvé quelques lignes sur saint François. J'ai su tout de suite qu'il était celui que je cherchais.

Ce qui est vraiment très amusant, c'est que ma rue préférée à Paris était la rue Marie-Rose... parce que Lénine y avait habité !

Comment vivez-vous la pauvreté ici ?

On peut vivre pauvrement partout. Il y a deux pauvretés : la pauvreté subie et la pauvreté choisie. La pauvreté subie est un mal

L'ORDRE DES FRANCISCAINS

François d'Assise, le « Poverello », a vécu de 1181 à 1226. Rompant avec sa famille de marchands, et très critique vis-à-vis des richesses de l'Eglise, il se fit ermite pour vivre la pauvreté évangélique en imitant le Christ. Rejoint par de nombreux compagnons, il fit reconnaître son ordre en 1210 par le pape Innocent III.

Contemplant en toute création la présence du Christ, il est célèbre pour son amour de la nature et des animaux, si bien qu'il est aujourd'hui « patron des écologistes ». Il faut lire à ce propos les « Fioretti », recueil de légendes du XIV^e siècle.

Les franciscains font vœu de pauvreté, chasteté, et obéissance. Leur temps se partage entre une vie de communauté et de contemplation, et une présence active auprès des plus démunis, que leur misère soit morale ou matérielle.

Inavem

L'AIDE AUX VICTIMES, UNE AFFAIRE DE BENEVOLES

L'Institut national d'aide aux victimes et de la médiation, dont on a beaucoup parlé à l'occasion des récents attentats, est domicilié dans le 14^e, rue Ferrus.

L'INAVEM était présent pour répondre au numéro vert diffusé dans tous les médias pour venir en aide aux victimes de l'attentat du RER du 25 juillet dernier. J'ai voulu en connaître un peu plus sur les rouages de cette structure en rencontrant son directeur, Jean-Luc Domenech.

Un long couloir me mène aux locaux de l'Inavem... au bout de celui-ci, le parcours est fléché par des panneaux « Victimes de l'attentat du RER ». Mon regard est attiré par une grande salle : à l'entrée, une simple table sur laquelle sont disposés des prospectus. Il n'y a personne, j'entends une voix s'échappant d'une conversation téléphonique.

J'avais imaginé une ambiance feutrée ; je découvre un grand espace quadrillé par de petits boxes noirs numérotés. Je suis surpris par cet agencement administratif.

RAPIDE ET FONCTIONNELLE

La couleur rose des murs et du sol atténue bien peu sa froideur. Tout indique une organisation rapide et fonctionnelle ; la décoration a été négligée... Jean-Luc Domenech me confirme ce que j'avais ressenti. Le ministère de la Justice leur a attribué ces locaux pour faire face à l'augmentation des demandes d'aide liées aux événements récents. A ce propos, il ajoute : « C'est donc le fruit du hasard si l'Inavem se situe dans votre arrondissement. »

Autour d'un plat à la brasserie du coin, il m'explique que les pouvoirs publics se sont véritablement intéressés aux victimes dans les années 80, lorsqu'ils ont constaté une augmentation sensible de la petite délinquance. En 1982, Robert Badinter, garde des

Sceaux, a mis en place, sous la présidence du professeur Paul Milliez, une commission d'étude et de propositions dans le domaine de l'aide aux victimes. Les travaux de cette commission aboutissent à la conclusion suivante : l'aide aux victimes doit être « présente, disponible, facile d'accès... ni inquisitrice ni contraignante. »

D'où l'idée de confier ce rôle à des associations insérées dans le tissu local et plus

humaines dans leur approche qu'un service administratif. L'Inavem, créé en 1986, répond à ces différents critères. Cette fédération regroupe 150 associations et bureaux municipaux qui s'engagent à respecter leur charte.

UN TRAVAIL D'ÉCOUTE

« Notre première action est un travail d'écoute. » Celui-ci permet d'évaluer globa-

APRES L'URGENCE

« En France, les réseaux d'intervention d'urgence sont opérationnels, mais après, aucun système n'est suffisamment organisé pour prendre en charge les victimes. Nous nous rendons sur place afin d'identifier les problèmes, de repérer les intervenants et de créer un relais pour les victimes. Nous interve-

nons concrètement 24 heures après la catastrophe. »

Pour répondre aux demandes des victimes de l'attentat du RER, plusieurs psychologues des associations affiliées de la région parisienne ont été détachés de leur structure. D'autres sont intervenus bénévolement. Au total, plus d'une centaine d'entretiens ont été réalisés au cours du mois qui a suivi l'attentat.

lement les difficultés des victimes et de répondre ensuite à leurs demandes (information sur leurs droits, soutien psychosocial, soutien psychologique). En aucun cas ces services ne se substituent aux victimes. Soucieux de préserver leur autonomie, ils leur apportent une aide et non une assistance.

Leurs prestations sont assurées gratuitement grâce au soutien financier du ministère de la Justice, des collectivités territoriales et de la délégation à la Ville, mais également grâce aux nombreux bénévoles.

A Paris, l'équipe de l'Inavem comprend quatre postes et demi et quinze bénévoles. La plupart des bénévoles, dotés d'une solide formation juridique, assurent le premier accueil. L'Inavem forme également le personnel, les bénévoles et les administrateurs de toutes les associations ou bureaux qui lui sont affiliés.

Agnès Hillion

Inavem : 4-14, rue Ferrus (tél. : 45.88.19.00., de 9 heures à 18 heures).

Une Japonaise à Paris

Entretien dépaysant : Eiko, étudiante japonaise installée rue Boulitte, donne sa vision de notre arrondissement.

JE m'appelle Eiko. Je suis une étudiante japonaise, arrivée depuis plus d'un an en France pour parfaire mon français et étudier les arts. Après un passage à l'Alliance française, je me suis inscrite aux conférences d'histoire de l'art à la Sorbonne ; mais, ne maîtrisant pas assez les subtilités de votre langue, j'ai dû abandonner. Alors je me suis tournée vers le dessin et la peinture. J'ai eu le bonheur de trouver une place dans un petit atelier Antonina, rue Pernety. Là, j'étudie le dessin et la peinture à l'huile, plus spécialement la nature morte et le portrait.

TERRE DE CONTRASTES

« Après avoir habité Saint-Ouen et le 16^e arrondissement de Paris, j'ai eu la chance de dénicher un petit studio rue Boulitte. C'est un endroit charmant, calme, où il fait bon vivre. J'apprécie beaucoup cet arrondissement d'où l'on peut rayonner dans tout Paris, qui vous réserve des surprises. Quels contrastes ! En flânant, on découvre de petites rues où se cachent des maisonnettes et leur jardinets derrière un mur fleuri, de belles et larges artères bordées de grands arbres où architecture moderne et ancienne se côtoient ; des voies à grandes circulation, des rues commerçantes, des rues passantes se croisent et s'entremêlent ; des jardins publics où l'on peut se reposer et un immense et merveilleux parc. Tout cela à deux pas de Montparnasse, haut lieu culturel et cosmopolite de Paris. En somme, une petite ville dans la grande cité.

« Je me souviens du choc que j'ai ressenti

au début de mon séjour. Chez nous, nous accueillons les gens avec un large sourire. Aussi quel ne fut pas mon étonnement de trouver derrière un comptoir, un guichet d'un bureau administratif, une banque, un personnel au visage fermé. Je me sentais coupable d'avoir commis une faute de politesse.

ESPRITS OUVERTS

« Votre langue est très belle, très musicale. Mais quelle différence entre la langue littéraire et la langue parlée, ce langage de tous les jours où vous introduisez des mots familiers et populaires (au demeurant très jolis, très imagés) ! Ce parler est pour moi assez difficile à entendre, du fait que vous parlez vite et parfois avec un accent régional, mais je suis complètement effrayée, paniquée, quand de tout jeunes gens s'adressent à moi car leur langage m'est totalement incompréhensible et je ne sais que répondre.

« Surprise aussi d'entendre les français philosophe. Je pensais : " dans ce pays, les étudiants en philosophie doivent être nombreux ". Chez nous, il y a peu d'étudiants dans cette matière. C'est vrai : partout, en famille, entre amis, je vous entends raisonner, argumenter, dissenter, discuter sur tous les sujets, qu'ils soient politique, social, humanitaire, religieux, mondial, universel ! Vous vous passionnez pour tout ce qui vous entoure. En un mot, je vous trouve très ouverts sur le monde. Chez nous, ce n'est pas le cas. Nous restons repliés sur nous-mêmes. Il y a peine cent ans que nous commençons à poser un regard sur les autres. Bien sûr, la télévision nous parle des événements qui se passent dans le monde, mais le peuple reste confiné sur lui-même, jamais nos discussions n'abordent ces sujets. Cette différence est-elle due à notre civilisation, à notre histoire, à notre culture ?

« Nos commerces ressemblent sensiblement aux vôtres, sauf les boucheries. Ici, pas de petits morceaux mais des viandes bien préparées et présentées sur de jolis plats. Nos fruits et nos légumes sont vendus en sac ; c'est un véritable plaisir, sur les marchés français, de pouvoir les choisir un par un, de ne plus avoir le geste de la ménagère japonaise, qui soulève le sac et tourne la tête à gauche et à droite pour en examiner le contenu. Un aveu : j'ai découvert deux fruits inexistants au Japon, qui excitent ma gourmandise. Ils sont beaux et succulents : c'est la framboise et la mûre.

MAISONS MAJESTUEUSES

« J'admire votre architecture. Comme vos maisons sont majestueuses ! Je croyais voir des palais, des monuments importants, des musées ou des théâtres... Je fus surprise d'apprendre qu'il n'en était rien. Que ces splendeurs n'étaient que de simples maisons d'habitation divisées en appartements. Je parle ici de vos maisons anciennes dites " haussmanniennes ". Quelle beauté ! Ces façades ouvragées, sculptées, ces balcons et fenêtres munis de garde-corps en ferronnerie travaillée, ces belles portes en bois ou en fer forgé entourées de caryatides et d'atlantes, ces toits d'ardoises en pente, en dôme, ou en coupole.

« Que dire de vos magnifiques parcs, qui m'ont fascinée. Ils sont accidentés, structurés. On y trouve de grands arbres aux essences diverses, des pelouses entretenues, des parterres fleuris, des statues, des fabriques et des pièces d'eau. J'aime tout particulièrement les bassins et les lacs, comme au parc Montsouris, où évoluent cygnes et canards. C'est merveilleux ! De plus, l'ambiance y est vivante. On voit les gens se promener, se reposer, lire, bavarder, manger, pratiquer des jeux, exercer un sport, courir...

Chez nous, faute de place, les immeubles sont hauts, les jardins petits, les gens ne s'y attendent pas, ils les traversent seulement, nos arbres vous paraîtraient des arbustes.

REVE D'EUROPE

« Quand j'étais toute petite fille, que je feuilletais les livres sur l'Europe, la France, j'étais fascinée par les images que j'y découvrais et je rêvais de voir ce pays, de connaître ces gens si différents de nous, avec leur chevelure blonde ou brune et leur visage allongé. Aujourd'hui ce rêve est devenu réalité. J'ai envie, comme mes sœurs et mes frères japonais, de prendre des photos de ces images qui m'ont fait si longtemps rêver.

« Pour en revenir au 14^e, je vous remercie de m'avoir fait découvrir ce joli coin de Paris que je ne pouvais soupçonner de la rue, là où se trouvent les ateliers de Culture dans la ville*. Quand j'ai ouvert cette porte, j'ai été médusée par la vue qui s'offrait à mes yeux : la campagne en plein Paris ! Qu'elle est jolie cette allée recouverte d'une voûte de verdure, bordée par les jardinets des ateliers ! J'ai eu grand plaisir à rencontrer les sculpteurs Robert Juvin et Chantal Rey-Soler et quelques membres qui, pour leurs loisirs, s'adonnent à cet art. Par la suite j'ai accepté de poser pour Chantal, qui désirait faire un modelage de ma tête pour un bronze. Je laisserai donc un peu de moi-même dans cette cité.

« Je serai très heureuse à la pensée de revoir mes parents, mes amis, mais quand je rentrerai au Japon, enrichie de votre culture, je garderai certainement la nostalgie de l'Europe, de la France, de Paris, et du 14^e où j'aurai été heureuse durant quelques mois. »

Propos recueillis par
Jeanne Durocher-Samah

(*) 36, avenue Jean-Moulin, surnommée « l'allée des Artistes » (voir « La Page » n° 20).

RUE ALPHONSE-DAUDET

Les Petits Moulins ne s'endorment pas !

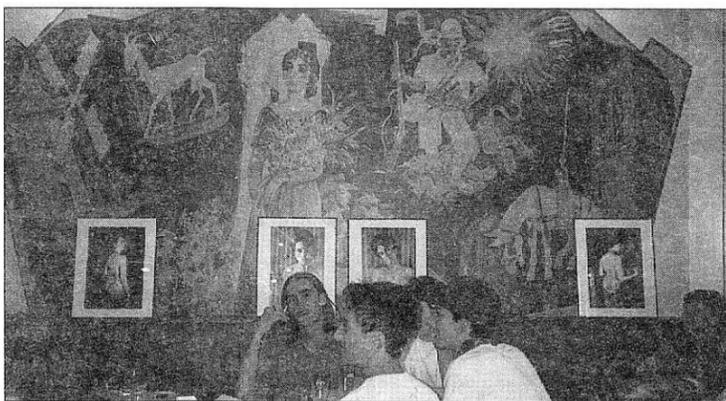
L'association de quartier « Les Petits Moulins » entend promouvoir la convivialité aux alentours des rues Alphonse-Daudet et Leneveux.

AU 16, rue Alphonse-Daudet, à l'angle de la rue Leneveux, se trouve le café « Le Daudet ». Chaque dernier samedi du mois, il est le pôle de l'animation organisée par l'association « Les Petits Moulins », créée le 16 juin dernier. Chaque soir, il est un lieu de convivialité.

Ainsi, à 21 heures en cette veille de week-end de septembre, on s'attable pour jouer aux dés ou simplement pour discuter autour d'un verre de bière. Sous l'œil attentif de la chèvre de M. Seguin (entre autres rappels de l'œuvre de Daudet) peinte sur une grande fresque au fond du café.

L'ambiance bon enfant, ouverte (« Je suis sûre que je vous ai vue quelque part », me dit une jeune femme timide et fort sympathique), vient peut-être du fait que ce quartier, un peu à l'abri entre le parc Montsouris et la porte d'Orléans, a déjà une identité, voire une âme.

« Ce n'est ni trop sordide ni trop bourgeois. C'est un quartier où il y a beaucoup d'artistes », explique Yves Yacoël, trésorier, et lui-même peintre, photographe, sculpteur et poète. La présidente des Petits Moulins, Delphine Hosquet, fait des études d'architec-



Les animateurs des Petits Moulins se réunissent au café Le Daudet, sous l'œil attentif de la chèvre de M. Seguin

ture ; la vice-présidente, Simone Voyé, est étudiante en littérature et écrivaine à ses heures. Pour faire poids, il faut ajouter un banquier qui est le trésorier adjoint, et M. et Mme Boitel, les patrons du café, qui occupent conjointement le poste de secrétaire.

ELOGE DE LA CARTE POSTALE

Le but de l'association, régie par la loi de 1901, est de faire se rencontrer les gens, bien sûr, mais aussi d'offrir un lieu où les artistes puissent montrer leur travail. Ainsi, la première exposition réunissait des photos prises par Yacoël, dont une de la présidente qui a été reproduite en carte postale.

La carte postale est un peu le fétiche et le symbole de l'association. On donne des cartes du groupe aux nouveaux adhérents, on les vend. « La carte postale représente justement la convivialité, explique Simone Voyé, elle sert à noter les noms des gens que l'on vient de rencontrer, et on peut les envoyer à ceux que l'on connaît déjà. » De plus, les cartes reproduisent les œuvres faites par les artistes de l'association, et cela fait de la pub.

D'ailleurs, à long terme, la petite association de la rue Alphonse-Daudet espère attirer l'attention de nos princes gouvernants, et que quelques subventions du ministère de la Culture, par exemple, tombent.

Bien que les activités de cette jeune association soient limitées à ce jour à trois manifestations, des projets d'avenir très ambitieux se préparent dès à présent. Notamment la participation à la fête organisée par le ministère de

la Culture, « Le temps des livres », du 15 au 30 octobre.

La Bouquinerie Alésia, librairie établie en face du café, joue un rôle prépondérant dans les activités du groupe, et fait l'objet d'un poème composé par Yacoël. Ainsi, pour « Le temps des livres », l'association des lecteurs de la Bouquinerie (Alba, voir La Page n°22) se joint aux Petits Moulins pour écrire un livre qui sera présenté lors de la fête. Pas n'importe quel livre, évidemment : dix personnes, toutes membres ou proches de l'association, écriront le texte, chacun sur un thème différent ; les commerçants du quartier seront associés au projet par le biais de leurs papiers (emballages pour le boucher et la boulangère, nappes pour le café) dont les images seront reprises pour faire les pages du livre. La coiffeuse, qui n'a pas de papier « maison », leur offre des bigoudis de couleurs qui serviront à relier les pages. Ainsi, un peu du caractère du quartier transparaîtra dans les pages de ce livre-objet.

D'autres thèmes d'animation pour les samedis à venir se profilent. Il y aura une soirée cubaine, « car il y a une communauté très active des gens des îles en France », explique Yacoël, et un renouveau certain d'écrivains des Caraïbes. Il y aura également une soirée provençale organisée par un supporter de l'association qui parle la langue d'oc et qui fait venir sa mère spécialement pour l'occasion. C'est elle qui fera la cuisine provençale au café ce soir là. **Meggan Dissly**

ment avec la Croix-Rouge, pour laquelle j'assure une permanence le samedi. Il m'arrive souvent d'être contacté par des personnes qui doivent déménager un appartement parisien, par exemple suite à un décès, et ainsi je prends en charge ces déménagements pour redistribuer ensuite mobilier, etc... Cela me permet de venir en aide à beaucoup de familles. Pour les « SDF », j'ai beaucoup de mal à trouver un toit, alors je les dirige vers un foyer que je connais. On est étonnés de la précarité de certains par comparaison avec le niveau de vie du quartier.

Saint François disait : « On ne donne rien aux pauvres, on leur restitue ce qui leur appartient ». Dans le pauvre, il faut contempler le Christ souffrant, c'est ce qui donne le courage de persévérer dans l'effort.

En dehors de cela, j'assure le catéchisme pour les handicapés mentaux. Je fais aussi beaucoup de courses pour des personnes âgées ou malades.

Que doit faire quelqu'un qui souhaiterait vous aider ?

Il suffit de me téléphoner au 40.52.12.70, ou de venir me voir. Je m'occupe par exemple d'une association, « Amitiés-malades », et je pourrais proposer à ceux qui le souhaitent de rencontrer une fois par semaine des personnes en difficulté.

Cela concerne-t-il également des non-croyants ?

Absolument ! Je ne fais aucune différence entre croyants et non-croyants. Je connais moi-même beaucoup de marxistes pour lesquels je garde une très grande admiration car ils ont un grand sens de l'autre. A partir du moment où quelqu'un est saisi de compassion pour autrui et accepte de s'engager, je serai très heureux de travailler avec lui sans aucun esprit de prosélytisme.

Pourriez-vous exprimer en quelques mots ce qui fait l'essentiel de votre pensée ?

J'attends que les personnes changent pour les aimer, elles attendent que je les aime pour changer. La révolution évangélique consiste à regarder le meilleur dans les autres avec le meilleur de soi-même. Tout le reste est violence, car la violence vis-à-vis de quelqu'un commence dès l'instant où on se refuse à l'aimer.

Propos recueillis par Armand Eloi

ARBRE DE NOEL

Un appel de frère René : « Chaque année, nous organisons dans la crypte un arbre de Noël pour les enfants du quartier, avec spectacle, goûter et distribution de cadeaux. Si vous désirez offrir des jouets à cette occasion, merci de contacter la Croix-Rouge : 72, rue Hallé (tél. : 43.27.73.07), les lundi, mercredi et vendredi de 15 à 17 heures ou le samedi de 10 heures à midi. »

ABONNEZ-VOUS A LA PAGE

Six numéros : 40 F (soutien : 100 F). Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page, BP53, 75661 Paris cedex 14.

Nom.....
Prénom.....
Adresse.....



Rue Gassendi

HISTOIRE DU PHOTO-CLUB : PARIS-BIEVRE ET RETOUR

TOUT a commencé dans les années 20, rue Deparcieux, où Jean Fage avait son bureau. En 1938, il achète un terrain à Bièvre. C'est à neuf kilomètres de la porte de Châtillon et, à l'époque, en pleine campagne. André Fage, fils de Jean, se souvient.

« En 1949, à mon retour du service militaire, nous avons décidé de créer un club de photo, parce que mon père avait trouvé, dans la photographie, aussi bien de la mécanique, de la chimie, que de l'art... bref, parce que tout dans la photographie le passionnait. Nous habitons Bièvre, mais en ce temps-là, nous ne voulions pas nous limiter à ce village. C'est pour cette raison que nous avons choisi ce nom de "Val-de-Bievre", inspiré du Val-de-Loire, la Bièvre étant une rivière qui alimentait Paris.

« Dès le départ, nous avons organisé des réunions à Paris, à l'époque rue Froidevaux, parce que Paris est un lieu de rencontre plus commode : pour les banlieusards, il était plus facile de s'y réunir.

28 TER, RUE GASSENDI

« En 1961, en pleine exposition internationale, nous avons été accueillis à l'hôtel de ville de Versailles ; nous avons exposé en Europe et dans le monde entier avec un très grand succès, et enfin nous avons pu louer le rez-de-chaussée d'un dépôt de marchand de vin, abandonné en très mauvais état, au 28 ter de la rue Gassendi.

« Avec l'aide des membres du club, nous avons aménagé ce local, qui donne sur une cour de la rue Daguerre. C'était une sorte de vieille grange, nous l'avons entièrement transformée et modernisée. Pendant six

années, nous en avons été locataires, et finalement, nous avons pu l'acquérir. En comptant le sous-sol, nous disposons maintenant de 100 mètres carrés.

« Parallèlement, nous nous sommes aperçu que l'histoire de la photographie était très mal connue en France. Au début des années 60, il n'y avait aucun lieu consacré à ce sujet : ni musée ni centre de documentation... Même les livres manquaient. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de créer à Bièvre un musée de la Photographie, où nous avons rassemblé des documents pour nos élèves.

APPRENDRE À VOIR

« Quand on s'occupe d'un musée, on a facilement tendance à s'endormir, à rester cantonné dans une tour d'ivoire. C'est pour cette raison que je trouve qu'il est très utile d'avoir un club de "pratiquants". J'ai été le premier conservateur de musée pour la photo, et la direction des Musées de France me soutient depuis le début.

« Après avoir participé à de nombreuses expositions, et remporté à cinq reprises des concours importants (la Coupe de France de photographie, le Prix du président de la République, le Concours international de la couleur), nous nous sommes surtout consacrés à la formation des photographes. Nous apprenons à voir, à lire une image. Nous ne donnons pas de talent ; nous le mettons en valeur. Nous aidons les gens à mieux voir, et leur permettons d'exprimer par la photographie ce qu'ils ont envie d'exprimer. »

Propos recueillis par
John Kirby Abraham

COURS ET EXPOSITIONS

Le photo-club du Val-de-Bievre, « seul Club indépendant à Paris », d'après son président Jean Fage, compte près de deux cents membres. Il fonctionne six jours sur sept.

Le lundi est consacré à des cours spécialisés, ainsi qu'à la participation aux expositions, le mardi aux cours théoriques sur divers sujets (l'appareil, l'objectif, la pellicule, la composition de l'image, la profondeur de champ...). Le mercredi est consacré aux procédés de tirage photographique en laboratoire, le jeudi à l'esthétique de la photo, le vendredi, à

des séances de prise de vue en commun (initiation au portrait, éclairage des visages, technique de la lumière, etc.). Le samedi, enfin, on effectue les tirages photographiques en laboratoire (en relation avec l'enseignement théorique du mercredi).

Deux expositions sont prévues en cette rentrée.

- jusqu'au 27 octobre : 122 images provenant de tous les pays du monde, sur le thème des « Marches » ;

- du 2 au 30 novembre : « Comédiens et gens du spectacle », rétrospective de 70 portraits réalisés au Studio Vallois-Duminy dans les années 50 et 60.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier les commerçants du quartier qui ont soutenu financièrement la fête de *La Page* qui s'est tenue en mai dernier rue Vercingétorix.

Il s'agit du restaurant Aquarius (rue de Gergovie), de Paris Papiers (rue Vercingétorix), du restaurant La Cagouille (place Brancusi) et d'Optic 2000 (place de l'Abbé-Jean-Lebeuf).

RUE FRANCIS-DE-PRESSENSÉ

L'art à portée du pinceau

Après des infidélités dans les 6^e et 13^e, l'atelier d'expression plastique « Les Pinceaux » a retrouvé son quartier d'origine. Fondé en 1952 pour des enfants, par Gladys Jarreau*, plasticienne et art-thérapeute, il dispose maintenant, rue Francis-de-Pressensé, de locaux spacieux et clairs. Isabelle, fille de Gladys et architecte d'intérieur, l'a repris il y a quelques années, en association avec Patricia Riverti qui s'occupe surtout des tout-petits.

DEPUIS sa création, l'atelier s'est diversifié. Il s'adresse d'abord à tous ceux, débutants ou confirmés, qui s'adonnent aux arts plastiques pour leur seul plaisir personnel. Il forme également des animateurs d'associations, assure des préparations aux épreuves artistiques du bac et aux examens d'entrée aux écoles d'arts.

Il accueille, enfin, des enfants et adolescents en difficulté (repliement, problèmes scolaires, etc.). Le cas échéant, ces jeunes sont dirigés vers des séances spécialisées et suivis individuellement par une plasticienne psychomotricienne.

Cette dernière activité, qui remonte aux origines de l'atelier, longtemps connue par le seul bouche à oreille, s'affiche aujourd'hui

ouvertement et des parents y envoient leurs enfants sur conseil médical.

De façon générale, le travail est organisé en petits groupes, par âges, avec suivi personnalisé et sans niveaux : après une phase d'initiation, explique Isabelle, le débutant « donne » autant que l'habitué. Selon les disponibilités, l'atelier offre deux formules, au choix : des cours hebdomadaires et des stages qui s'adressent aux adolescents et adultes « surmenés » (voir encadré).

POUR TOUS LES AGES

Pour les petits (2 à 5 ans), l'accent est mis sur l'éveil, le développement du plaisir, de l'activité, de l'autonomie : que travaillent donc les doigts si les pinceaux sont rétifs. L'apprentissage du construit, du volume, du figuratif, s'effectue grâce à l'aquarelle et au modelage (pâte à modeler et, mieux encore, la pâte à sel qui se colore, se durcit et se cuit en petits objets amusants). Très prisés aussi par les plus jeunes : les collages, gais et colorés, et les masques, supports magiques à des récits inventés et qui servent aussi de moules pour fabriquer des personnages de comédie.

Pour les enfants de 5 à 12 ans, c'est aussi l'expression libre qui prévaut grâce à la linogravure et aux marionnettes. Technique en creux et bosses, la linogravure développe le sens de l'anticipation en utilisant un matériau, — le linoléum —, que l'on travaille avec des instruments non tranchants. Les marionnettes, qu'elles soient plates et de maniement simple, ou qu'elles soient des « marottes », plus élaborées

et que les enfants fabriquent eux-mêmes, servent de supports à des formes amusantes d'expression orale : les enfants commencent par réinterpréter librement des contes puis inventent des intrigues et des mises en scène. Le public, parents, frères et sœurs, sera finalement convié à applaudir ces pièces inédites qui se jouent derrière un petit castelet.

Pour les « ados », il s'agit d'allier le plaisir à l'acquisition disciplinée de techniques et du sens de l'observation, les dessins et peintures se faisant d'après nature. Ces préoccupations pédagogiques, très présentes, ont aussi des retombées bénéfiques sur l'apprentissage scolaire en général.

Les cours pour adultes s'adressent à une population hétérogène quant à son âge et son niveau. Les débutants côtoient des amateurs devenus des quasi-professionnels alternant la création solitaire chez eux et le travail en groupe, stimulant. Une fois explorées et maîtrisées les possibilités des différents instruments, crayons, feutres, stylos, pinceaux — quelques semaines à un an d'apprentissage — l'accent est mis sur l'analyse et la discussion interactive : à la fin du cours, les œuvres sont affichées, chacun réagit à celles des autres, fait partager ses perceptions.

L'atelier fonctionne actuellement sans subventions et les tarifs sont sans doute plus élevés que ceux d'autres ateliers publics, aidés. En revanche, comme le souligne Isabelle, les pédagogies sont adaptées à des besoins multiples et même « pointus » et le suivi est personnalisé en petits groupes qui n'excèdent jamais dix personnes (cinq pour les tout petits).

Justine Sohier

(*) Sara Païn, Gladys Jarreau, « Sur les traces du sujet », Delachaux et Nestlé, 1994, 291 pages, 169 F.

SCULPTER AVENUE JEAN-MOULIN

L'association « Culture dans la ville » est implantée dans le 14^e depuis 1979. Elle a été la première à ouvrir des ateliers de sculpture sur pierre pour les habitants du quartier. Pour ce type de matériau, l'atelier du 36, avenue Jean-Moulin offre des conditions idéales d'espace et de lumière. Sa réputation a dépassé les frontières de notre arrondissement : venus de plus loin, des enfants, des adolescents, des adultes apprécient ce lieu.

L'esprit de l'atelier est attaché à l'expression figurative et à la technique de la taille directe. Les sculpteurs responsables des ateliers sont des professionnels issus des Beaux-Arts. Débutants et confirmés y sont accueillis.

Horaires au choix :

- enfants (à partir de 7 ans) et adolescents : mercredi et samedi, 14 h-16 h et 16 h-18 h
- adultes : mercredi et samedi, 14 h-18 h.

DESSINER ET PEINDRE RUE DES PLANTES

Catherine Rabinovitch enseigne le dessin et la peinture dans son atelier du 26, rue des Plantes. Les cours, qui s'adressent à des élèves de tous âges et de tous niveaux, se déroulent le samedi toute la journée, ainsi qu'un soir dans la semaine, en fonction des souhaits des participants et de leur nombre (les groupes comptent trois ou quatre élèves).

« Je travaille dans le sens du développement de l'expression et de l'écriture. Ma priorité : le positionnement de l'élève par rapport à la réalité. Apprendre à voir me semble important, ce qui me permet d'avoir de bons résultats », explique Catherine Rabinovitch.

Tarif : 75 F de l'heure, matériel compris (réductions possibles). Tél. : 45.45.31.72.

Rue du Moulin-Vert

CENTRE DE JEUNES CHERCHE PARTENAIRES

Le Cepije, créé il y a un an à l'initiative de l'Eglise, propose aux jeunes du quartier de les aider à mener à bien leurs projets.

LE Centre paroissial d'initiatives jeunes (Cepije) s'est créé dans le 14^e en octobre 1994. Il a pour but d'aider les jeunes à réaliser des projets, de préférence collectifs : musique, théâtre, journal, vidéo, mécanique, voyages, etc. Après les avoir écoutés, les avoir aidés à formuler leur projet, le Cepije peut soutenir l'aventure en proposant du matériel, des locaux, l'aide d'un réseau, un soutien technique ou moral, etc.

L'objectif est de permettre à ces jeunes de commencer à être actifs et à prendre leur vie en main. Le Cepije invite aussi ceux qui ont vécu cette aventure à se faire eux-mêmes « agents de développement » auprès de leurs copains, de leur famille, dans leur quartier ou leur collège. C'est dans ce

contexte que le Cepije a mis en place un stage d'animateurs pour 1996.

Le Cepije est installé depuis fin septembre au 16, rue du Moulin-Vert (tél. : 43.95.41.44). Il contribue au développement local : que toutes les forces et énergies de l'arrondissement se mobilisent ensemble pour aider les jeunes à trouver leur place dans la société. Beaucoup le font déjà de manière remarquable.

Le Cepije veut aussi associer à cette action un réseau de partenaires, associations, entreprises, etc. et un maximum de bénévoles (45 actuellement). Au-delà de ce réseau, il a déjà mobilisé la paroisse Saint-Pierre-de-Montrouge (à l'origine du projet). La participation des adultes est vivement souhaitée pour ne pas créer un « ghetto de jeunes ».

L'aventure commence. Vous pouvez en faire partie, il suffit d'avoir entre 15 et 97 ans, d'avoir envie et plaisir à être avec des jeunes, de disposer d'un peu de temps. Le reste viendra naturellement.

Olivier Leduc, directeur du Cepije

Invitation au voyage artistique

La grande carcasse de verre du 261, boulevard Raspail ne fait pas l'unanimité... comme beaucoup de constructions modernes urbaines. Mais la visite ne peut laisser de glace.

On a lutté comme on a pu, pour préserver le Centre américain, lieu de création, face à la Fondation Cartier, vitrine d'œuvres d'art.

Il faut maintenant se rendre à l'évidence, le musée d'art contemporain est là, dans le paysage de notre arrondissement. La douleur de la démolition et du déménagement est passée, et nous nous sommes autorisé un petit tour dans le palais de verre construit par Jean Nouvel et inauguré au printemps 1994 (voir *La Page* n°21). Nous n'avons pas été déçus.

L'ambiance générale est avant tout calme et ordonnée. Pourtant la lumière joue avec les matériaux et, très vite, nous nous amusons à notre tour avec les transparences, les vides, les reflets, les brillances des chromes et des métaux.

Nous sommes rappelés à la sagesse par le silence du lieu, la blancheur des murs, le poli des pierres, l'aspect brut du sol en béton pour aussitôt laisser notre regard se réjouir des œuvres exposées.

TROIS EXPOS

Particulièrement ludiques et drôles, les expositions installées au moment de notre visite (1). D'abord, une machine infernale de Tinguely (*Le Tombeau de Kamikaze*) jamais fatiguée de sa course incessante, de ses bruits de chaînes et de fer rouillés, du mouvement répétitif de ses formes géométriques. Une installation fascinante, une mécanique qui découvre à chaque instant un nouvel aspect de son anatomie pour notre plus grand plaisir.

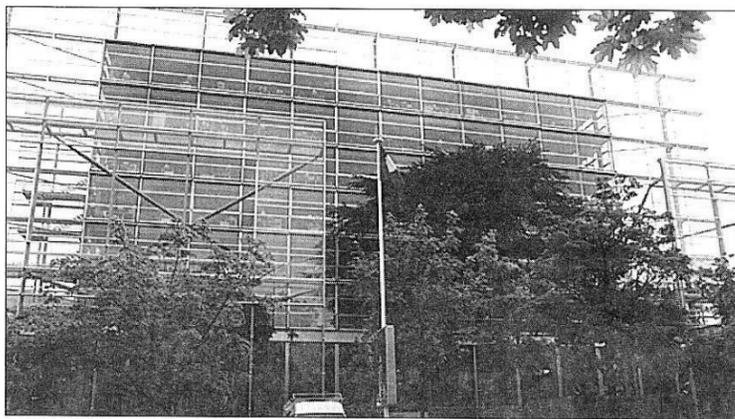
Autre exposition pleine de couleurs et d'humour, celle d'un maquettiste, architecte... zairois (Bodys Isek Kingelez) qui construit des « extrêmes-maquettes » d'immeubles, de lieux publics sans se prendre au sérieux. Avec des matériaux de récupération, il invente des constructions irréalisables et déliantes. Une bibliothèque torsadée doit abriter des livres que personne ne pourrait venir consulter, un pont est posé sur une de ses installations de façon tout à fait incongrue. Et l'artiste a pu rêver sa ville natale avec des constructions qui font penser

à des décors de cirque, à des pagodes asiatiques ou aux casinos de Las Vegas.

Enfin, au sous-sol, Tom Wesselmann, artiste du pop-art, nous ramène à plus de classicisme et de sérieux. Des toiles, des objets, un accrochage chronologique permettent de découvrir cet artiste américain. Mais là encore, on joue!

COTÉ JARDIN

On joue à reconnaître des tableaux de Matisse, de Modigliani interprétés de façon très libre. On s'amuse en retrouvant les objets de la vie quotidienne américaine des années 50-60 (un inventaire à la Boris Vian : un téléviseur, un ventilateur, un hamburger,



La fondation Cartier, boulevard Raspail, inaugurée au printemps 1994 sur l'emplacement de l'ancien Centre américain (photo : L.C.)

une bouteille de boisson gazeuse...) et les couleurs vives contrastent particulièrement avec la blancheur du lieu.

Retour à la réalité de l'endroit. Le nez en l'air, nous sortons visiter le jardin – le « *theatrum botanicum* ». Nous nous retrouvons au milieu d'une grande place, une sorte de théâtre antique descendant vers une fontaine. L'endroit est ouvert depuis juin, nous sommes surpris par l'aspect « friche » et aride des plantations. Pas de panique, c'est de l'art... Chaque gravier, chaque plaque de mousse, chaque mauvaise herbe a été scrupuleusement étudié par Lothar Baumgarten, l'architecte-paysagiste. Cette aridité est censé être dans la continuité du bâtiment. Quand les murs de verre couillants s'ouvrent, les sols intérieurs en béton se prolongent sur l'extérieur vers un sol blanc, stérile. C'est la réponse de Lothar Baumgarten à la clarté et à la pureté de Jean Nouvel.

Heureusement, il reste les magnifiques arbres de l'ancien parc du Centre américain.

A leurs pieds, de temps en temps, des plantations intéressantes : un gazon « aux cheveux longs » parade sous un lierre gorgé de vie. Une plaque de mousse d'un vert éclatant flirte avec le blanc des marches de pierre. Ou des roches, semblant être depuis toujours sur ce site, donnent un peu de rusticité à cet environnement « high-tech ».

On descend à la fontaine, ambiance encore différente. De la pierre très blanche, très lisse, des angles arrondis qui s'adaptent parfaitement à la paume de la main... Ouf, un peu de sensualité.

L'eau transparente est calme. Les perspec-

tives des trois escaliers qui descendent dans cette « grotte à ciel ouvert » sont esthétiques. Dommage que pour des raisons de sécurité la Fondation ait installé ces barrières noires qui bordent l'escalier principal accédant à la fontaine et le long des marches supérieures du théâtre.

LA FACE NORD

Demi-tour, et hop on se retrouve face à la construction. La face cachée du bâtiment a des allures de bateau. Les tringles des stores claquent avec le vent comme des haubans sur les mâts. La pyramide asymétrique donne un air majestueux au navire, et les structures métalliques qui surplombent l'ensemble sont à la fois les voiles et les mâts. Toujours ce jeu avec la lumière, le verre, les éléments naturels.

L'espace en largeur est divisé par deux ascenseurs qui sont bien évidemment transparents. De véritables petits bolides qui montent et descendent. Encore du ludique... « Mais ce n'est pas un jouet, monsieur l'Éléphant », aurait pu dire ici la vieille dame à Babar.

Quand les stores sont ouverts, on devine les

bureaux (le premier étage pour la Fondation et les autres étages pour le siège de la société Cartier). Tous identiques. Le même mobilier, les mêmes lampes, la même surface pour tout le monde. Un espace difficile à s'approprier selon le personnel ; délicat de coller la photo du petit dernier sur le bureau. Rappelons que nous sommes dans une grande maison de luxe.

LA PARTIE IMMERGÉE DE L'ICEBERG

Symétrique en largeur, le bâtiment l'est aussi en hauteur. Aux six étages visibles correspondent six niveaux de parking et de machineries. Grandiose, le système de rangement des voitures. Du boulevard Raspail, on aperçoit l'entrée des parkings (réservés au personnel). Une fois franchie la porte coulissante de verre, il suffit de déposer son véhicule dans une sorte de monte-charge ; il sera installé dans un des sous-sols, sur une « étagère », par des robots, des tapis roulants qui s'entrecroisent, sans aucune intervention humaine. Le conducteur récupérera son bien grâce à la simple lecture de son badge.

Malgré l'impression de fragilité que donne le verre, cette maison est un véritable blockhaus. Les gens qui travaillent à la Fondation ont tous un badge qui peut fournir à la sécurité, de façon très précise, tous les déplacements de chacun. Depuis sa guérite, le gardien peut savoir exactement qui est où et depuis quand.

C'est impressionnant d'assister à la fermeture du musée ! Les murs de verre couillants se referment, les signaux d'alarme sont branchés, des lumières se mettent à clignoter et tout ce qui était ouverture et clarté se ferme. A la lueur du soir, l'éclat du bijou se ternit, il passera la nuit dans sa coquille pour briller à nouveau dès l'ouverture des portes.

Heureusement, nous avons pu admirer, juste avant la fermeture, un ciel rougi par le coucher du soleil. La cerise sur le gâteau de cristal. Le dernier clin d'œil de la lumière au travers de ces immenses parois transparentes (2). Un message qui semblait nous rappeler qu'un instant d'émotion est simple à ressentir. Il suffit parfois, d'abandonner ses préjugés culturels. **Juliette Bucquet**

(1) Les trois expositions dont nous parlons sont terminées depuis le 10 septembre. Expositions en cours à la Fondation Cartier (jusqu'au 10 décembre) : James Lee Byars, Vila Celmins et Thierry Kuntzel.

(2) Anecdote : les vitres sont nettoyées régulièrement par des guides de haute montagne. C'est de la voltige !

FETE POUR LA TOLERANCE

La librairie Le Marque-Page, dont nous vous avons déjà vanté le dynamisme (voir *La Page* n°25), organise une fête de quartier pour la fin de l'année. Ce sont les liens tissés avec ses clients, de 7 à 77 ans, qui lui permettent d'envisager de faire jouer ensemble des enfants de toutes les communautés. Celles-ci sont en effet nombreuses dans le quartier rue Losserand-porte de Vanves et coexistent avec plus ou moins de bonheur dans les immeubles voisins de la boutique.

Le spectacle présentera les musiques, les danses ou les histoires traditionnelles de chaque pays... et les Fables de la Fontaine revues et corrigées dans le style rap. Les artistes en herbe répéteront tous les mercredis après-midi de 14 heures à 15 h 30.

L'assistance sera composée des familles des enfants, mais il y aura aussi des invités, tels les retraités du foyer des Arbustes. Une façon pour chacun de mieux connaître son voisin.

Actuellement, Le Marque-Page cherche encore une salle pour les répétitions et le spectacle, et des volontaires pour encadrer les enfants. Alors, si le projet vous séduit, prenez contact avec la librairie. Les bonnes volontés sont les bienvenues.

Laurence Croq

Le Marque-Page : 195 bis, rue Raymond-Losserand (tél. : 45.43.07.80).

ISMAIL KADARE A LA BOUQUINERIE ALESIA

Samedi 21 octobre à partir de 17 heures, l'écrivain albanais Ismail Kadaré sera au 17, rue Alphonse-Daudet, à l'invitation d'Alba, l'association des lecteurs de la Bouquinerie Alésia.

A l'occasion de la parution de son *Dialogue avec Alain Bosquet* et du tome 3 des *Œuvres* (tous deux édités chez Fayard), il vient pour rencontrer le public et signer ses livres.

PREMIER ROMAN

Nos lecteurs ont peut-être eu plaisir à lire le récit de sa « visite interdite » dans les catacombes (*La Page* n°16) ou, plus récemment, les portraits du libraire François Perche (n°21) et d'Hélène l'institutrice (n°25). Béatrice Hammer participe à l'aventure de ce journal depuis plusieurs années, elle en est même à ce jour directrice de la publication. Parmi ses motivations, le désir d'animer la vie du quartier sans doute, mais surtout un goût et un talent certain pour l'écriture.

Ce talent, elle ne le réserve pas aux seuls lecteurs de *La Page*, puisqu'elle fait paraître en cette rentrée *La Princesse japonaise*, aux éditions Critérium (295 pages, 98 F).

Reconnaissons-le : ce roman (« *lettre qu'une fille de 11 ans entreprend d'écrire à sa mère qu'elle n'a pas connue...* », dit l'éditeur) a peu à voir avec notre arrondissement ; nous sommes cependant nombreux ici à penser qu'il est l'œuvre d'un véritable écrivain, et qu'il mérite d'être signalé à votre attention.

Plusieurs libraires du quartier sont de cet avis, à commencer par Mme Aviotte, qui invite Béatrice à signer son ouvrage.

Mercredi 8 novembre

à partir de 17 h 30

Librairie Aviotte

63, rue de la Tombe-Issoire.

MUSEE ADZAK : DES ANGES ET DES CORPS

De nos jours, difficile de trouver des anges. Sauf dans les musées, les parcs ou les cimetières. A Montparnasse, par exemple, il se font très discrets...

Ce qui n'a pas empêché l'artiste canadienne Heather Caldwell de dénicher quelques-unes de ces créatures étranges. Jusqu'au 29 octobre, elle présente une série de ses collages angéliques au musée Adzak.

Au programme également, la peintre Julie Wyn Summerfield. Canadienne elle aussi, elle travaille sur la figure humaine.

Musée Adzak : 3, rue Jonquoy (tél. : 45.43.06.98.)

Atelier d'écriture

« JIC », VOLUME 1

PLUS d'une année s'est écoulée déjà depuis que l'association Vinaigre lançait cette expérience paradoxale : une œuvre collective constituée de points de vue intimes. Au fil des mois, des personnes d'horizons différents se sont réunies autour de contraintes simples pour décrire des scènes de la vie quotidienne observées dans des lieux publics (rues, cafés, gares, métro, cinémas...). La règle du jeu principale : ne pas utiliser le mot « je » tout en restant au plus près d'une émotion ressentie par l'observateur. Le résultat donne un recueil de textes classés chronologiquement, qui se suivent et ne se ressemblent pas, qui dessinent Paris et ses habitants au travers d'une succession de saynètes urbaines, d'événements

petits ou grands que vous n'avez pas lus dans les journaux, pas vus à la télé, pas entendus à la radio.

Pour lancer le premier volume de ce *Journal intime collectif* (qui devrait en compter au moins trois, couvrant chacun à peu près six mois de « vie parisienne »), Vinaigre organise un vernissage où les cent premiers exemplaires seront signés par les auteurs.

Les textes seront exposés. Une succession ininterrompue de performances (limitées à quatre minutes) sera donnée par les auteurs eux-mêmes. Rendez-vous dans le 10^e, 37, rue de La Grange-aux-Belles (M^o Colonel-Fabien), le mardi 21 novembre, de 18 heures à 21 heures. Renseignements : 45.38.56.83.

LA PAGE est éditée par l'association L'Equip'Page, BP53, 75661 Paris cedex 14. Directrice de la publication: Béatrice Hammer. Tél (répondeur): 43.20.35.66. Commission paritaire n° 71 081. ISSN n° 0998 2728. Impression: Rotographie, Montreuil.

ANCIENS NUMEROS DE LA PAGE

Vous cherchez un ancien numéro de votre journal préféré... C'est facile, il suffit de vous rendre chez Alias (« La librairie des Arts » 21, rue Boulard) ou chez Art-Gumentaire (75, rue Didot).

DU PROFESSIONNALISME QUI NE TUE PAS LE PLAISIR

Jeudi 15 juin, 18 h 30, je quitte mon travail « administratif » fatigué. Cinq minutes passées chez moi et je suis transfiguré : pour ce soir, je serai « journaliste » de « La Page ». Le Théâtre de la Cité U nous a invités à la présentation des spectacles de la saison 1995/96 (en lisant l'invitation, je découvre qu'il s'appelle Théâtre de la Cité internationale...).

J'AI rendez-vous avec Imagem ; vous savez, celui qui met en page le journal. Encore en retard... comment s'étonner de nos délais de fabrication... Coup de téléphone : on se retrouve là-bas. Je vais donc seul au théâtre.

Arrivé là-bas, j'accède à la salle malgré mon retard grâce à mon appartenance au journal. Je ne trouve de la place que dans l'escalier, entre les rangées de sièges. En effet, la salle est comble : abonnés et invités remplissent complètement la grande salle. Et là, c'est la magie. Nicole Gautier, la directrice du lieu, présente simplement les spectacles de l'année. A sa suite, l'auteur, le metteur en scène ou les acteurs tentent de communiquer leur passion aux spectateurs : ici par un petit discours de présentation, là par des extraits choisis.

Tout cela paraît décontracté, naturel ; c'est surprenant venant d'un théâtre d'une telle envergure. Plusieurs professionnels témoigneront plus tard : « Nicole Gautier réussit à remplir son théâtre avec simplicité. Contrairement à d'autres directeurs, elle n'hésite pas à se rendre en province pour aller voir des spectacles peu connus dont on lui a parlé et à inviter de jeunes compagnies. Elle met certaines salles à disposition de jeunes équipes pour des répétitions. Elle prend des risques et tout cela crée une ambiance particulièrement agréable ».

PINCE-FESSES

Une fois les présentations terminées, Nicole Gautier convie tout le monde à un buffet, ce qui permet un contact direct entre artistes, spectateurs et journalistes. Et là encore, la magie fonctionne. Des comédiens qui ne font pas les cabots, disponibles aux sollicitations du public, un public qui n'est

DENIS LAVANT A LA CITE U

Vous savez, c'est le mec qui jouait dans le film « Les Amants du Pont-Neuf ». Assis pas loin de nous. Une « tronche » particulière dans un monde de stars, cela fait du bien. Le vin aidant, mes notes sont devenues illisibles, qu'a-t-il donc dit ? Qu'il est un gars de la banlieue sud et qu'ado il venait à la Cité U faire de l'escrime. A

UNE LIGNE DE PRODUITS LA PAGE

La réussite financière de La Page lui permet de se diversifier. C'est pourquoi nous avons décidé de faire des T-shirts. Deux tailles : adultes (XL) et enfants...

Mais non, ce n'est pas ça. On a trouvé sympa de faire des T-shirts à l'occasion de la

LES SPECTACLES DE LA RENTREE

THÉÂTRE

• Du 13 novembre au 12 décembre : *Eros et Priape* d'après Carlo Emilio Gadda. Écrit en 1965, ce texte est une analyse du fascisme, de sa théâtralité, de la façon dont il falsifie le langage et pervertit la pensée. Pour Jean Lacourrière, le metteur en scène, ce texte sonne juste aujourd'hui en France : « Le Pen aussi joue avec les mots. Je suis frappé de ce que le fascisme a de clownesque et de dérisoire. Il faut aussi le combattre sur ce terrain-là, se réapproprié les mots. Le texte de Gadda est désespéré mais heureux, et c'est ce qui fait sa force. »

• Du 7 au 19 décembre : *Snakesong/Le pouvoir* de Jan Lauwers et Need Company présenté par le Théâtre de la Ville.

• Du 8 janvier au 12 février 1996 : *Toc* d'après Daniil Harms. Poète russe confronté au stalinisme, Harms travaille sur l'absurde. Olivier Maurin, qui a assuré la mise en scène, nous a présenté quelques extraits qui font penser à Raymond Devos. Non-sens et tragique se mêlent, déclenchant le rire en attendant les larmes.

JAZZ

• Le 7 novembre : Henri Texier

• Le 16 décembre : Le collectif Zhivaro occupe l'ensemble des salles du théâtre de la Cité U pour une création jazz (de 19 h 30 à 2 heures du matin) qui va au-delà de la simple musique.

DANSE

• Du 9 au 12 novembre : *Clins de lune* de Michel Kelemenis.

pas là en simple consommateur (sauf toi, l'homme à lunettes qui en a fait rire beaucoup en te précipitant sur la nourriture en bousculant tout le monde...) et qui désire un échange, une directrice disponible sans donner l'impression d'être une commerciale de choc...

Sous le charme, nous repartons (ah, oui, j'ai quand même retrouvé Imagem...). Si vous en avez l'occasion, n'hésitez pas : venez au Théâtre de la Cité U.

Bruno Négroni

Théâtre de la Cité internationale :

21, boulevard Jourdan (réservations : 45.89.38.69).

l'époque, il n'y avait qu'une salle de théâtre. Qu'après il a habité rue Bezout, dans le 14e. Qu'il aime faire des choses qui sortent de l'ordinaire, par exemple un spectacle avec des jeunes autistes et malades mentaux. Qu'il a fait du mime et de l'acrobatie (à le voir évoluer, on s'en rend compte). Qu'il va jouer en mai 96 à la Cité : « La faim » de Knut Hamsun, un des grands romanciers norvégiens. L'histoire d'un homme qui se laisse mourir de faim et qui nous mène jusqu'au seuil de la folie...

dernière fête du journal, en pensant que ces ventes contribueraient à l'équilibre financier de la fête. Objectif atteint, sans que nous ayons vendu beaucoup de T-shirts... Alors, on se retrouve avec un stock...

Si vous voulez nous aider à l'écouler, les T-shirts sont en vente à la boutique Magic Retour, 36, rue de la Sablière au prix modique de 50 F. (adultes) et 40 F. (enfants).

PORT-ROYAL

Bullier : du bal aux « métings »

Le Bullier, au coin du boulevard du Montparnasse et de l'avenue de l'Observatoire, n'a pas toujours été une sage brasserie à l'air endimanché. Evocation d'un temps où fête et révolution usaient les mêmes parquets.

EN 1843, un ancien garçon du bal de la Grande Chaumière, nommé Bullier, ouvre au carrefour de l'Observatoire son bal à lui, la Closerie des lilas, que l'on appellera bientôt aussi, d'après son patronyme, le Jardin Bullier.

La première appellation était tout aussi véridique : des lilas, il y a. C'est un bal champêtre, avec jardins et bosquets illuminés, dans cet endroit campagnard aux maisons rustiques dispersées au milieu de la verdure conventuelle. La salle de danse, surélevée, est précédée d'un escalier majestueux et d'un portique qui sera de pur style nouille quand les temps seront ai dente.

En 1863, le célèbre *Guide parisien* d'Adolphe Joanne, chez Hachette, signale qu'outre les deux noms déjà cités, le bal prend, en hiver, celui de Prado ; qu'il est ouvert les lundis, jeudis et dimanches, que le prix d'entrée y est d'1 F. Pour les cavaliers seulement.

Puis le café d'en face, de l'autre côté du boulevard du Montparnasse, lui chipe son premier nom de Closerie des lilas et se le garde, alors que de lilas, lui, il

n'eut et n'aura jamais, mais seulement des platanes au-dessus de sa terrasse et des fusains en caisses pour l'isoler des passants. On n'appelle plus alors le bal que Bullier. Et les écrivains qui tiennent leurs assises à la Closerie – le café – vont parfois à Bullier – le bal – retrouver leur jeunesse estudiantine. On y voit ainsi Moréas, poète décadent, symboliste, puis fondateur avec le jeune Charles Maurras de « l'école romane », Curnonsky, prince élu des Gastronomes, Stuart Merrill, autre poète symboliste, et même Marcelin Berthelot, chimiste, futur sénateur et ministre.

A la guerre – la grande et provisoirement der des ders –, l'armée réquisitionne la vaste salle de bal pour en faire un atelier de confection d'uniformes. Avec la paix, le lieu retrouve les fêtes et les bals, ceux costumés de l'AAA – qui n'est pas l'association des amateurs d'andouillettes mais l'Aide amicale aux artistes –, de la Horde ou des Quatz'arts qui, au printemps, partent en cortège de la cour de l'Ecole des Beaux-Arts, en brandissant des emblèmes phalliques et en ravageant au passage les terrasses des cafés, pour venir s'y livrer à des bacchanales sauvages.

POLITIQUE ET SPECTACLE

Dans les toutes premières années 30, on voit la pétulante Kiki de Montparnasse, modèle exclusif de Man Ray et un temps vedette du concert Mayol, au moment où Cécile Sorel abandonne trente-deux ans de Comédie-Française pour mener la revue au Casino de Paris et, trébuchant, y lancer l'immortel « L'ai-je bien descendu ? », on voit Kiki donc, pour moquer sa consœur, descendre le grand escalier de Bullier en se dépouillant à chaque marche d'une pièce de son costume. A l'arrivée, elle n'est plus revêtue que d'un diadème de plumes d'autruche.

On se rapproche, mine de rien, de la politique, le caricaturiste Rip ayant surnommé Cécile Sorel et le tout jeune comte de Ségur, qui fit la folie de l'épouser, « la faux cil et le marteau ».

La salle du bal Bullier devient en effet, en ces années-là, un lieu de meetings et de réunions, particulièrement après que le Parti communiste, en pleine perte d'influence, a dû liquider, en avril 1932, la plus importante des coopératives ouvrières, La Bellevilloise, qui abritait la grande salle où s'étaient tenus quelques-uns de ses congrès.

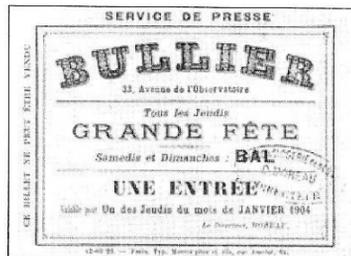
Le 27 juillet 1932, c'est salle Bullier, lors d'un meeting, que le service d'ordre du Parti communiste, encouragé de la tribune par les dirigeants nationaux, agresse pour la première fois des militants trotskystes venus mettre en cause la politique allemande de l'Internationale et son refus de rechercher, pour lutter contre le nazisme, le front unique avec les

Octobre, traverse l'estrade réservée à l'orchestre, une lampe électrique à la main. Il en éclaire un texte de Jacques Prévert, qu'il commence à lire :

« A la porte des maisons closes, c'est une petite lueur qui luit. C'est la lanterne du Bordel capitaliste. Avec le nom du tôlier qui brille dans la nuit. Citroën... Citroën... (...) le voilà qui se promène... qui prend l'air. Il prend l'air des ouvriers il leur prend l'air, le temps, la vie (...) Mais ceux qu'on a trop longtemps tondus en caniches ceux-là gardent encore une mâchoire de loup pour mordre pour se défendre pour attaquer pour faire la grève la grève... la grève... »



Le Bullier d'aujourd'hui cultive la mémoire du bal d'antan (photo : Guillaume D'Hubert) Ci-contre, une invitation à la « grande fête » du jeudi, datée de janvier 1904



Tout le groupe Octobre le rejoint sur la scène à ce moment et, avec la lumière qui se rallume, crie : « Vive la grève ! », que la salle reprend à son tour au milieu des applaudissements.

NAISSANCE DU FRONT POPULAIRE

Le 8 novembre 1933, salle Bullier, c'est la vieille mère du leader kominternien Dimitrov, ses filles, la femme de Tanev, l'un des autres co-inculpés du procès de Leipzig intenté par les nazis aux prétendus incendiaires du Reichstag, qui sont à la tribune aux côtés d'André Gide, de Jacques Duclos, de Paul Vaillant-Couturier, de Jacques Doriot. A l'occasion du seizième anniversaire de la Révolution russe, le PC a réuni plusieurs milliers de personnes « pour défendre l'Union soviétique et sauver Dimitrov et ses compagnons ».

C'est Bullier enfin, son portique de style nouille, son grand escalier et sa vaste salle de bal au milieu des bosquets, qui servirent de fonds baptismaux au Front populaire. C'est là que, le 10 octobre 1934, Maurice Thorez, devenu le seul patron du parti pour imposer à la section française de l'Internationale communiste le virage à 180 degrés décidé par Staline, parle pour la première fois, à l'occasion d'un meeting, d'un « Front populaire du travail, de la liberté et de la paix ». Et c'est le 18 janvier 1935, salle Bullier, que les principales organisations de gauche tiennent une réunion commune qui est la première affirmation publique du Front populaire.

Alain Rustenholz